dans une réflexion plus approfondie sur l'écriture romaine de ces théories et sur la vulgarisation astronomique.

Joëlle DUCOS.

Sciences historiques.

Erik CHRISTIANSEN, *A history of Rome. From Town to Empire and from Empire to Town* : Aarhus, Aarhus University Press, 1995, 221 pages, 13 cartes, 1 tableau.

L'auteur présente ici une nouvelle version, en anglais, d'un ouvrage qu'il a publié en danois en 1989. Le livre, conçu comme une introduction à l'histoire romaine destinée aux étudiants, atteint tout à fait son but. Cette synthèse politique, économique et sociale va de la fondation de la Ville à Théodoric et même à l'empire d'Orient d'Héraclius, avec parfois quelques aperçus sur les rapports entre l'histoire et la vie intellectuelle (rôle du stoïcisme dans l'empire, de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, de la conception augustinienne du temps par opposition au paganisme...). Elle apporte d'utiles éclairages sur l'arrière-plan socio-économique des événements tout en prenant ses distances par rapport aux analyses marxistes ; c'est ainsi qu'est privilégiée l'étude de la fonction économique de l'esclavage et de son influence sur la politique extérieure, le système permettant aux citoyens de se consacrer à la guerre sans que la production en souffre.

Erik CHRISTIANSEN prend soin de mettre en garde à la fois contre un excès de confiance à l'égard des historiens antiques (par exemple à propos des Julio-Claudiens) et contre une vision anachronique de Rome en dégageant les différences qui existent entre les mentalités et les usages antiques et les nôtres. Les trois premiers chapitres, qui précèdent l'exposé chronologique des périodes que l'auteur distingue dans l'histoire romaine, illustrent bien ce souci pédagogique : on y donne certaines précisions (esclavage, conjonction d'une civilisation urbaine et d'une société agraire, importance de la Méditerranée, du développement technique, *ciuis Romanus*, liberté...) pour montrer la spécificité du monde romain ; on propose une réflexion sur les sources dont dispose l'historien en soulignant les précautions à prendre dans leur interprétation et en esquissant l'histoire des sciences dont relèvent ces sources ; on y dresse aussi un tableau de l'histoire de l'histoire antique. Cette dimension épistémologique de l'ouvrage est d'un grand intérêt et offre aux étudiants des repères nécessaires et une excellente méthode.

Une bibliographie commentée et classée guide le lecteur ; un tableau chronologique qui choisit de reprendre les faits étudiés dans l'ouvrage plutôt que de les compléter en signalant ceux que la synthèse a contraint à passer sous silence, et de nombreuses cartes très claires, souvent en couleurs, complètent ce livre élégant et utile.

Rémy POIGNAULT.

Aldo SCHIAVONE, *La storia spezzata. Roma antica e Occidente moderno* : Bari, Laterza, 1996, 262 pages (Collection *Quadrante*).

L'auteur, Professeur de droit romain à l'Université de Florence, propose une interprétation nouvelle de l'histoire de Rome « du point de vue de la continuité de l'histoire européenne ». Une prodigieuse érudition, qui embrasse une durée allant

de la préhistoire (la révolution agricole du néolithique) à l'époque moderne (histoire de l'Angleterre et des U. S. A.), fait appel à toutes les sources possibles : textes grecs et latins, historiens modernes; Gibbon, Rodbertus, Bücher, Meyer, Weber, Rostovzev, Walbank, Finley, Giardina, Carandini, Wittaker, Hopkins, Niebuhr, Engels, Marx, Bloch, Hegel, Bacon..., sans compter quelques données archéologiques. Une réflexion personnelle et une constante argumentation sont servies par une écriture claire et enthousiaste. Une analyse linéaire demanderait de longs développements.

Le point de départ est l'éloge de Rome par Aelius Aristide exaltant, en 143/144, la paix sociale, la régularité et la sûreté des trafics, la qualité de la vie urbaine, la circulation mondiale des idées, des biens et des hommes, mais qui, moins optimiste qu'il n'y paraît, se situe dans une atmosphère de fin de l'histoire. La période étudiée plus précisément va du III^e^ siècle a. C., où la conquête et le pillage (que Salluste et Tacite critiquent par la voix de Mithridate et celle de Calgacus) introduisent de grands bouleversements, au II^e^ siècle, où le dynamisme se ralentit.

L'Antiquité n'a pas conçu l'idée d'une économie comme un secteur distinct de l'activité humaine et de la vie sociale, ni les notions de production, circulation, consommation, capital, revenu, investissement, travail (sauf pour l'agriculture, en rapport avec un modèle étique et civique), qu'a développées le capitalisme moderne.

Tout dépendait à Rome d'un système esclavagiste généralisé alimenté par la guerre (longs développements sur les révoltes serviles, comparaison de rigueur avec l'esclavage américain) et lié indissolublement à la production, d'où une scission entre culture et travail matériel, conçu comme marginal ou même infamant. Les hypothèses primitiviste et moderniste appliquées à Rome n'ont qu'une vérité partielle. L'auteur rejette également l'idée d'une continuité jusqu'à nous. L'économie romaine était un système agro-mercantile (hégémonie des campagnes, redistribution administrative des ressources-l'annone). Pour l'auteur, le monde romain était fait d'une poussière de micro-systèmes hétérogènes juxtaposant des groupes dirigeants capables de pratiquer pour leur compte une large circulation monétaire dans l'ensemble du bassin méditerranéen et une masse d'exclus, ce qui interdisait tout progrès réel. Fracture donc entre production et circulation mercantile, sans réinvestissement des profits ni manufactures ni cycle économique réel. Un monde fermé sur lui-même, individualiste, « bloqué », « limité matériellement et mentalement » (p. 210), condamné à la rente et au gaspillage, incapable de se moderniser et de faire converger disponibilité des capitaux et possibilités technologiques.

Le passage au capitalisme moderne a vu contraire la disparition presque totale de l'esclavage, une notion nouvelle de la productivité du travail libre, des marchés spécialisés et aux prix fluctuants, constituant un réseau interdépendant; parallèlement intervenaient des innovations technologiques (rôle du machinisme remplaçant l'esclavage, interaction de la science, de la technologie, de la production et de la vie collective), l'idée de frontières mobiles, la suppression des limites.

On ne peut cependant, à notre avis, ramener à une seule cause, fût-elle majeure (l'esclavage) la décadence de Rome. Toutes les explications avancées jusqu'ici (poussée des barbares et barbarisation interne, nouvelles croyances...) demeurent valables.

Sur certains points le lecteur introduira des nuances :

— absence de progrès techniques à Rome ? Nous sommes ici victimes de nos ignorances (cf. mon livre « *Sciences et techniques à Rome* », Paris, 1993);

— la réalité de l'esclavage antique ne doit pas masquer la formidable capacité d'intégration de la société romaine; la servitude n'a pas disparu avec Rome, le capitalisme a encore ses « quasi-esclaves »;

— les sociétés modernes ont connu elles aussi ruptures et récessions, qui contredisent l'idée d'un progrès linéaire et continu;

— il a bien existé à Rome une dignité et une promotion sociale des artisans, illustrées par l'épigraphie et l'iconographie (stèles de métiers). L'Antiquité n'a pas ignoré la valeur du travail manuel — pas seulement à la campagne. Rome a bien conçu une « éthique du travail » ;

— il suffit de lire Pline l'ancien et les techniciens romains pour rejeter l'idée d'une « dématérialisation de la nature sensible » (p. 157), d'un « abîme entre spiritualité et matière » (p. 161), d'une fracture entre la spéculation et les applications technologiques.

Il reste que ce livre est passionnant et stimulant pour l'esprit, ne serait-ce que parce qu'il invite à la discussion. Pas de notes infrapaginales, mais de nombreuses références in fine.

R. CHEVALLIER.

J. BODEL, *Graveyards and Groves, A study of the Lex Lucerina*, American Journal of Ancient History, volume 11 : Cambridge, Massachussets, 1986 [1994].

Après une présentation du texte et de son histoire (la *lex Lucerina* n'est connue qu'à partir d'une copie, la pierre a disparu), l'auteur s'attache aux différents termes de la loi et d'abord aux premiers mots, *in hoce loucarid*. Il tente d'élucider le lien sémantique qui existerait entre les acceptions de *lucar* : ici, apparemment, un équivalent de *lucus* ; ailleurs, somme consacrée aux jeux. J. BODEL rejette l'explication que MOMMSEN et d'autres avaient reprise de Plutarque et selon laquelle les jeux seraient financés par les revenus des bosquets sacrés. Il ne saurait y avoir de *luci* productifs et leur exploitation serait une violation de leur caractère sacré. La seule exception est le *lucus Libitinae*, alimenté par une taxe sur les décès : d'après Denys d'Halicarnasse, 4, 15, 5 cette taxe aurait été instituée par Servius Tullius afin de dénombrer les morts annuelles ; à partir d'une inscription de Bergame (*C. I. L.*, V, 5218) indiquant qu'une fondation faite par un chevalier rachète le *lucar libitinae* pour les citoyens de ce municipe, J. BODEL montre que cette taxe subsiste sous l'Empire : seul de tous les *luci*, le *lucus Libitinae* produit un revenu, à l'origine de l'autre acception du mot *lucar*. J. BODEL considère ensuite les règlements portant sur les bosquets sacrés et constate qu'ils comportent des clauses d'expiation, qui sont absentes de la loi de Lucera. L'interdiction de répandre des ordures et d'abandonner des cadavres renvoie à des règles bien attestées à Rome et dans le monde romain, règles que J. BODEL préfère expliquer par le souci d'hygiène et la peur de la contagion plus que par des raisons religieuses. L'auteur est conduit à réexaminer le dossier du *Lucus Libitinae* à Rome, de son emplacement et de celui des nécropoles de l'Esquilin. Les inscriptions du préteur L. Sentius (*C. I. L.*, I^2 838, 839, 2981) tout comme le S. C. de *pago Montano* interdisent des pratiques de dépôt de corps ou de crémation qui avaient dû y avoir lieu et supposent la proximité de cimetières ainsi que du *lucus Libitinae*. L'inscription similaire de Lucérie devait se trouver sur un cimetière, ce que confirment le rapport de son inventeur et la clause *neue parentatid*, quelle que soit son interprétation. L'auteur peut conclure que la loi affichée à l'ancien endroit d'un cimetière extensif s'inscrit dans le cadre juridico-conceptuel romain, n'évoque en rien le respect d'un *lucus*, les *luci Libitinae* étant traités plus en *loca publica* qu'en *loca sacra*. Cette conclusion, amenée très logiquement après une étude très bien documentée, me convainc d'autant plus que je pense que les *luci Libitinae* n'avaient depuis longtemps plus d'un *lucus* que le nom. Je regretterai juste quelques détails de peu d'importance dans l'argumentation : p. 21, je ne vois pas les rapports entre le théâtre romain

à sa naissance (en 240 ?) et le funéraire ; les quartiers des colonies reprennent les noms de ceux de Rome bien avant Auguste.

Un premier appendice revient sur la prétendue productivité de certains *luci*, supposée par MOMMSEN. Un second porte sur la *lex libitinaria* de Pouzzoles, avec une édition d'une partie de la seconde colonne de cette inscription. Le texte donné par BOVE est plusieurs fois heureusement amendé. Certaines lectures demeurent impossibles : *ulcerosus*, ligne 6, n'est guère possible ; ligne 13 *opus reo* serait une étrangeté juridique (« les supplices dont l'accusé a besoin » !), repose sur une mauvaise lecture évidente même sur la reproduction photographique donnée p. 73 : au lieu de *reo*, on ne peut lire que *red*, que M. Ph. MOREAU, au sein d'un groupe qui travaille sur cette inscription, a proposé de développer en *red(emptori)*.

Jean Christian DUMONT.

José J. CAEROLS-PÉREZ, *Sacra uía (I a. C-I d. C), Estudio de las fuentes escritas* : Madrid, Ediciones Clásicas, 1995.

Cette monographie complète sur le plus prestigieux des axes de la Rome antique s'impose par sa valeur objective, et par l'heureux équilibre entre les '*Fontes*' historiographiques et le bilan le plus récent des investigations archéologiques, tant sur la Via Sacra elle-même que sur le revers septentrional du Palatin ; la zone sacrée et publique, espace social et axe triomphal, n'est pas dissociée de l'habitat romain, mais l'aspect religieux, l'espace de Jupiter Stator (p. 109 s.) est justement privilégié. Il est un peu dommage que la confrontation entre les sources écrites et les données positives (topographie ; architecture) soit un peu diluée dans les rubriques historiographiques, et que le précis topographique soit réduit à une introduction (p. 1-12). Parmi les synthèses, qui tentent de suivre une diachronie, on retiendra le très bon chapitre sur les « antiquaires », de Varron à Verrius Flaccus, 2, p. 13 et suiv., nourri des grammairiens latins et de Plutarque, entre autres ; on regrettera que la méthode « linguistique » ne soit pas présentée avec assez de rigueur. L'épigraphie du quartier met en lumière des familles de négociants et d'artisans, ainsi que les sacrifices anteflaviens (Actes des Arvales), cf. références p. 196 et suiv. La dissociation du témoignage poétique (chap. 4) et du témoignage « historiographique » (chap. 5) paraît factice, compte tenu du caractère réaliste et documentaire des genres de la vie quotidienne, *Satires* ou *Epigrammes*, que l'auteur est finalement contraint de confronter avec l'historiographie (p. 87 s.). Une lacune : le témoignage des *Silves* de Stace est négligé. Les 'Appendices' seront utiles au chercheur désireux d'accéder rapidement au corpus des sources, notamment I, p. 238-254. On pourra toutefois reprocher à cette monographie utile et bien documentée de ne pas présenter d'*indices* et de manquer d'arêtes vives.

Jean-Marie ANDRÉ.

Alain MALISSARD, *Les Romains et l'eau, Fontaines, salles de bains, thermes, égouts, aqueducs* : Paris, Les Belles Lettres (coll. « REALIA »), 1994, 342 pages.

Il était difficile d'inscrire dans les limites éditoriales d'une collection de vulgarisation une sorte d'encyclopédie de l'eau à Rome, l'eau de la vie quotidienne, des spectacles et des thermes, l'eau de la romanisation et de l'urbanisation, base de l'ordre romain ; il fallait élargir l'esquisse de civilisation à la technique, ce que fait la seconde partie, en une centaine de pages ('L'eau des ingénieurs', p. 137 s.).

Les Romains, peuple du droit, ayant apporté l'eau comme un bienfait essentiel de la 'Paix Romaine', il fallait explorer les textes juridiques sur la protection des aqueducs et les normes de distribution. La littérature technique est bien connue, et l'ouvrage apporte une anthologie juridique axée sur l'essentiel, et les textes juridiques fondamentaux sont bien connus, axés, comme l'épigraphie officielle de l'eau, sur la Capitale et la Péninsule italienne. Tout au plus peut-on reprocher à l'utilisation de Vitruve d'être partielle, alors que Frontin apporte beaucoup de précisions techniques et juridiques (III[e] partie, 'L'eau du pouvoir', titre discutable car on traite 'L'eau et le pouvoir romain', l'extension « impériale » étant inégalement cernée). À l'anthologie technique, on objectera de négliger le livre XXXI de l'*Histoire naturelle* et la nécessaire confrontation avec le livre III des *Questions naturelles* de Sénèque. Il est évidemment regrettable, pour *N. Q.*, III et IV, et pour certains textes célèbres de Pline le Jeune (Clitumne, Vadimon) que les dimensions d'une étude déjà exhaustive et encyclopédique n'aient pas permis d'approfondir les « merveilles de l'eau » dans la littérature technique et dans la philosophie (les *mirabilia naturae*) ; le prestige de l'eau dans la poésie et l'imaginaire de l'eau restent un grand sujet de recherche. Au plan juridique et politique, Frontin est à peu près la seule source juridique ; or le *Digeste*, VIII et XXXIX, ainsi que les 'Codes' sont très riches. On regrettera un peu l'absence des « lois municipales », comme celle d'Urso, et la sélection opérée sur les sources épigraphiques de l'évergétisme : et les textes de SMALLWOOD, *Documents...* dans la rubrique 'Public Works' (de Gaius à Hadrien) ? L'épigraphie d'Athènes et des cités grecques (*I. L. S.*, 337 ; *I. G. R. R.*, III, 1291), etc. mérite d'autant plus l'attention qu'il y a entre la Rome républicaine et l'Athènes classique une grande différence de politique et de mentalités. L'auteur a bien vu le caractère spécifique de la civilisation des Thermes, à laquelle il manque peut-être des précisions sur le thermalisme médical (Sénèque ; Vitruve ; Pline). Devant un ouvrage qui est une sorte de prouesse éditoriale, celle de nous livrer en 342 pages, une encyclopédie pratique de l'eau à Rome, les regrets partiels et les constats de lacunes paraissent déplacés. Seule l'absence de bibliographie véritablement scientifique aurait pu être évitée. Mais *Les Romains et l'Eau* constituent certainement le meilleur volume de la collection « REALIA ».

Jean-Marie ANDRÉ.

Opere di assetto territoriale ed urbano (Atlante Tematico di Topografia Antica 3, 1994) a cura di Lorenzo QUILICI e Stefania QUILICI GIGLI : Roma, 1995, « L'Erma di Bretschneider », 246 pages, 110 reproductions.

Titulaire de la chaire de topographie antique à l'université de Bologne, L. QUILICI est l'animateur d'une équipe à l'activité soutenue si l'on en juge par la régularité d'une publication promise à un bel avenir. Lancé en 1988, cet « atlas » thématique en est déjà à son tome 3. Ce volume dans lequel les rubriques *Percorsi stradali* et *Ponti* occupent une place substantielle s'inscrit dans le droit fil des précédents respectivement intitulés *Tecnica stradale romana* et *Strade romane : percorsi e infrastrutture*. Les sept articles qu'elles regroupent sont autant d'exemples de ce que doit être une interdisciplinarité bien comprise. Outre les données géomorphologiques et archéologiques, ils utilisent judicieusement celles de la toponymie antique et médiévale et mettent à la disposition du lecteur des dossiers auxquels il nous étonnerait que des pièces fassent défaut. La bibliographie approfondie qui fait suite à chacun est un gage supplémentaire du sérieux de ces enquêtes.

Intitulée *Assetto urbano* la troisième partie du volume est faite de deux articles. On saluera le premier (A. MEZZOLANI, *Urbanistica regolare nel mondo punico : intro-*

duttive) pour son contenu prometteur. Quant au second (L. QUILICI-St. QUILICI GIGLI, *Ricerca topografica a Ferentinum*) qui a l'ampleur d'un mémoire, il constitue une mise à jour de première importance.

Bref, un volume précieux par ses acquis comme par ses promesses.

Jean-Claude RICHARD.

Jorge MARTINE-PINNA, *Tarquinio Prisco, ensayo historico sobre Roma arcaica* : Madrid, Ediciones Clasicas, 1996, 440 pages.

À une époque où il est plus habituel de revenir à la position exprimée par les Anciens et d'insister sur la réalité historique d'une fondation de Rome sinon par un *conditor* nommé Romulus, du moins dans l'horizon chronologique auquel il renvoie, vers le milieu du VIII[e] siècle, ce livre peut sembler aller à contre-courant : il insiste sur la figure, à juste titre retenue historique même si l'auteur garde une judicieuse prudence quant au détail de ce que lui attribue la tradition, du premier roi étrusque de l'*Urbs*. Ce serait finalement lui le véritable fondateur de la ville, en ce sens que c'est avec lui que se structure véritablement son tissu urbain (l'auteur insiste avec raison non seulement sur l'aménagement du forum, mais aussi sur l'apparition d'un culte qu'on peut qualifier de poliade sur le Capitole dans cette émergence d'une identité urbaine). Il vient nous rappeler à bon escient que, selon la sagesse populaire, *Roma non fu fatta in un solo giorno*, ce que H. MÜLLER-KARPE exprimait en des termes plus scientifiques, soulignant qu'il fallait penser la formation de Rome comme une *Stadtwerdung*, non une *Stadtgründung*. Cet ouvrage, remarquablement informé des dernières découvertes archéologiques et de leurs problèmes d'interprétation, dresse un tableau très sûr de la Rome des environs de 600 — sans jamais tomber dans le travers d'une interprétation en termes d'exclusivisme ethnique, évitant tant les écueils du panétrusquisme d'une certaine époque que de l'occultation quasiment totale de l'apport toscan qui paraît lui avoir succédé (et dont témoigne par exemple la toute récente histoire de Rome de T. J. CORNELL). L'auteur aborde des problèmes discutés, adopte le cas échéant des positions qui ne font pas l'unanimité (ainsi pour la datation à l'époque de Tarquin l'Ancien, et non de Servius Tullius, de la première phase du sanctuaire de S. Omobono, ou de l'identification avec Fortuna et non Athéna de la statue féminine qui l'ornait à la phase suivante, ou encore pour son rejet de l'explication comme ethnique, garantissant donc l'origine tarquinienne du personnage, du gentilice Tarquinius). On ne lui reprochera pas de prendre parti sur des points aussi discutés, et sur lesquels il présente toujours toute la documentation et la bibliographie voulues. Ce beau livre montre comment, maniant les données de l'archéologie et celles de l'historiographie, on peut espérer aboutir à une véritable histoire de ces temps obscurs.

Dominique BRIQUEL.

Serge LANCEL, *Hannibal* : Paris, Fayard, 1995, 396 pages.

Nul n'était mieux qualifié que S. LANCEL pour écrire ce livre. Directeur de la mission archéologique française qui a opéré à Carthage entre 1977 et 1981, l'auteur a déjà publié chez le même éditeur une excellente étude sur Carthage. — De fait, les qualités de ce nouveau volume sont nombreuses; appuyé à chaque page sur une érudition sans faille, suivant pas à pas, quand les textes nous sont parvenus, Polybe et Tite-Live, l'auteur retrace les origines de la famille des Barca, la carrière

du père (Hamilcar) et du beau-frère (Hasdrubal) d'Hannibal, avant de faire le récit détaillé de l'expédition de ce dernier vers l'Italie, et nous conduit ainsi, d'année en année, jusqu'en 183, date à laquelle Hannibal s'empoisonne pour échapper aux sbires de Prusias et à Flamininus.

L'ouvrage se lit de bout en bout comme un roman, tant le style en est fluide, vivant, clair, simple. Avec, de temps en temps, des phrases de bravoure, comme celle (p. 246) où S. Lancel évoque « la douceur de Crotone et de cette côte toute baignée de vieille culture grecque, en bordure de cette Sila sauvage, où les soldats carthaginois et les brigands du Bruttium cohabitaient avec les loups » ou telle autre (p. 272) [au lendemain de la mort de Sophonisbe, qui avait bu le poison offert par Masinissa] : « Devant ses soldats assemblés, Scipion salua pour la première fois Masinissa du titre de roi, et lui en remit les insignes, entre autres un sceptre d'ivoire : en latin, *scipio* ». Ailleurs, l'auteur sait à merveille égayer un exposé qui risquait d'être fastidieux en écrivant, sous un titre de roman (« L'heure espagnole ») : « Abreuvé d'histoire événementielle, et de l'espèce la plus guerrière, dans les pages qui précèdent, le lecteur souhaitera peut-être faire une pause et reprendre souffle » (p. 47). L'ironie n'est pas absente : rappelant qu'au cours de sa traversée des Alpes, Hannibal, à la suite d'une attaque subite des montagnards, avait dû, coupé du reste de son armée, passer la nuit près d'une roche isolée, S. LANCEL ajoute : « on imagine quels tourments la vaine quête de cette roche a valus aux chercheurs » (p. 130) ; de même p. 251, où l'on voit Hannibal, « condamné à l'inaction forcée » se consoler en séjournant à Crotone, où « les femmes étaient belles ».

L'information est d'une grande richesse et, souvent, très récente : cf. p. 33, où l'auteur évoque la prospection des géomorphologues et archéologues dans le delta de la Medjerda en 1991. Plusieurs pages (198-199) sont consacrées à l'aspect économique et aux problèmes monétaires que la poursuite de la guerre posait à Rome : dévaluation considérable (« dégringolade ») de l'as et premières frappes du denier d'argent. Loin d'être éludées, les questions historiques traditionnelles sont présentées et commentées avec bonheur : nature exacte du royaume barcide, rectification et explication très satisfaisante de la prétendue erreur de Polybe sur l'emplacement de Sagonte par rapport à l'Èbre (p. 83), bonne explication aussi du resserrement chronologique invraisemblable opéré par Tite-Live en ce qui concerne la durée du siège de la même ville (p. 84), itinéraire probable du franchissement des Alpes par Hannibal, raison pour laquelle, après Cannes, il n'a pas marché sur Rome ; telle présentation des différents statuts dont jouissaient les villes italiennes avant l'arrivée d'Hannibal (p. 102) est remarquable, etc.

L'exposé est ponctué çà et là de bonnes formules : cf. le « positivisme de bonne compagnie » dont fait preuve Tite-Live parlant des prodiges de l'année 217 (p. 151) ou les citations percutantes d'Ennius (p. 167, 183). L'art de Tite-Live est finement et brillamment analysé p. 184, à propos des discours qu'il prête à Hannon, en 218, au sénat de Carthage : « Une des plus belles réussites de l'historiographie antique », écrit S. LANCEL, « où par le jeu des discours et des prosopopées, par le biais des répliques tantôt mordantes et ironiques, tantôt vives et passionnées d'un dialogue reconstruit, l'historien introduit son lecteur dans un 'drame' plus représentatif de la réalité historique qu'un récit 'objectif' ».

72 cartes et illustrations de toute sorte figurent dans le volume et l'exposé y renvoie avec une régularité qui fait l'admiration du recenseur (l'insertion d'une gravure du XIX^e^ siècle [fig. 5] représentant Salammbô en femme voilée — on ne voit que ses yeux — tient sans doute de la plaisanterie).

L'auteur n'en voudra pas au recenseur de signaler quelques broutilles : seules 2 coquilles dans l'ensemble du livre : Gallice (*sic*), p. 57, et Hexapyles (p. 205 —

mais — pyle dans la carte 31). Des indications à rectifier : p. 24 Valère Maxime qualifié d'historien ; Hannibal « au soir de sa vie » (p. 55) en 193 : il a 54 ou plutôt 53 ans (63 ans, à sa mort : p. 337). Quelques petits « coups de pouce » : portrait de Claudius Néron particulièrement flatté (p. 236) dans le rôle fort peu brillant qu'il avait joué en Espagne ; p. 120 : Sénèque *Q. N.* III, préface 6 (et non III, 6) ne fait pas « allusion aux différentes versions » de la traversée des Alpes, mais écrit simplement : « les historiens nous content comment Hannibal a franchi les Alpes » ; p. 149 : Cornélius Népos 4, 2 ne suit pas la « version aberrante » de Tite-Live concernant la campagne d'hiver d'Hannibal en 218-217, mais dit seulement qu'Hannibal, « passant par le territoire des Ligures, franchit l'Apennin », ce qui est tout différent. — La référence VI, 11 à Florus (p. 352) est à rectifier en II, 6, 11 (et Florus ne « résume » pas Tite-Live !) ; de même p. 257 (Tite-Live 28, 35) l'entrevue de Masinissa et de Scipion ne peut avoir eu lieu à Gadès — et pour cause : Gadès était alors occupé par Magon — ; p. 235 : peut-être aurait-il fallu aussi éviter d'écrire (p. 235) : « Avant d'enterrer (*sic*) Marcellus, Hannibal »...

Broutilles, encore une fois, qui n'entament nullement la valeur d'un ouvrage remarquable ! Un regret, pour terminer : on s'étonne un peu — la formule est traditionnelle — que S. LANCEL n'ait pas, en conclusion de la belle conclusion où il « réhabilite » Hannibal, rappelé l'indication de Pline (34, 32) : à son époque, il y avait trois statues d'Hannibal à Rome... Nous ne commenterons pas. S. Lancel l'aurait fait — et le ferait — beaucoup mieux que nous.

P. JAL.

Emilio GABBA, *Italia Romana* (Biblioteca di Athenaeum, 25) : Come, Edizioni New Press, 1994, 301 pages.

Cet ouvrage est, si nous comptons bien, le tome IV des *Kleine Schriften* parus sous le nom d'E. GABBA (1. *Esercito e società nella tarda repubblica romana*, Florence, 1973 ; 2. *Per la storia dell'esercito romano in età imperiale*, Bologne, 1974 ; 3. *Del buon uso della ricchezza. Saggi di storia economica e sociale del mondo antico*, Milan, 1988). Il se compose de vingt-cinq chapitres qui reprennent à quelques modifications près autant d'articles auxquels on ajoutera trois recensions. De ces articles, le douzième (*Cassio Dione e l'Italia agli inizi del III secolo d. C.*) est un inédit. Pour l'essentiel les autres nous ramènent aux deux derniers siècles de la République et au règne d'Auguste. L'ensemble tourne autour de thèmes auxquels l'auteur a déjà consacré vingt ans et plus de recherches, qu'il s'agisse du processus de « municipalisation » de l'Italie pendant la période qui sépare la fin de la guerre sociale du règne d'Auguste, de réalités économiques attestées bien avant cette époque mais qui constituent une constante de l'histoire ancienne et médiévale de la péninsule (cf. le cas privilégié de la transhumance), de l'histoire de certains groupes italiques (cf. les Samnites) et des rapports de l'Italie proprement dite avec les zones alpine et subalpine. Ces travaux reflètent non seulement la maîtrise d'un savant qui domine les problèmes, mais aussi les interrogations d'un homme et d'un citoyen confronté aux tentations et aux menaces qui, en cette fin du XX^e^ siècle, guettent l' « État unitaire » (p. 16) italien, et désireux d'élargir et de méditer ce problème en le replaçant dans la longue durée.

Jean-Claude RICHARD.

Yves BURNAND, *Les Gallo-romains* : Paris, P. U. F., 1996, 128 pages, 37 figures (Que sais-je ?, 314).

Un grand nombre d'ouvrages récents concernent ce sujet, mais le seul titre de la collection était celui d'É. THÉVENOT (1948). La comparaison avec le présent volume fait ressortir l'enrichissement considérable des connaissances dû à l'archéologie et aux disciplines annexes de l'histoire. L'auteur, titulaire d'une des rares chaires françaises d'Antiquités nationales et Directeur régional des Antiquités, fonctions qui ont permis à cet épigraphiste distingué d'apporter beaucoup dans ce domaine (remarquable synthèse sur la Lorraine antique) était particulièrement désigné pour rédiger ce livre.

L'introduction brosse un panorama des sources littéraires et des sciences auxiliaires (archéologie, épigraphie, numismatique, iconographie, toponymie). Le corps du volume se compose de quatre chapitres thématiques consacrés à :

— l'organisation des pouvoirs (administration romaine et locale) ; — l'aménagement de l'espace (routes, paysages ruraux et habitat dispersé, villes) ; — aux hommes et à leurs travaux (condition juridique, tableau complet des activités rurales, artisanales, commerciales, rôle des élites) ; — au domaine de l'idéal : religion (éradication du druidisme et *interpretatio*, aboutissant à un panthéon composite, pratiques culturelles, développement du christianisme, nécropoles et rites funéraires), beaux-arts (architecture, sculpture, décor, avec des créations originales : le *fanum*, la colonne de Jupiter, le théâtre-amphithéâtre) ; arts plastiques ; vie de l'esprit : diffusion du latin et rôle des écoles, vie littéraire.

Forte conclusion, à méditer : « Dans la continuité de l'héritage de Rome assumé par les Gallo-Romains se trouve pour la France le fondement le plus solide de l'identité nationale ».

Le lecteur appréciera : — la densité et la précision du contenu (utiles tableaux) ; — sa claire articulation, — les excellents exemples développés grâce à un jeu habile de caractères et la prudence méthodologique des interprétations, au courant des problématiques les plus récentes ; — le souci des évolutions dans l'espace (les diverses provinces gallo-romaines) et dans le temps, notamment au Bas Empire ; — une illustration nombreuse et variée, en partie en couleur, — une innovation récente de la collection —, bien commentée ; — l'utile orientation bibliographique. Une réussite.

R. CHEVALLIER.

Le ravitaillement en blé de Rome et des centres urbains des débuts de la République jusqu'au Haut-Empire, Actes du Colloque de Naples, 14-16 février 1991, Centre Jean Bérard/École française de Rome : Naples-Rome, 1994, 335 pages.

Ce très beau recueil d'articles reproduit les communications d'un colloque international de très haut niveau, tenu à Naples en février 1991. Le recueil se décompose en rubriques, qui ne sont pas toutes convaincantes : ainsi, dans « La demande romaine », la très belle étude sur *Les grands navires marchands, Puteoli et Roma* (Fausto ZEVI, p. 61 s.). Pourquoi avoir séparé cette étude technique, parallèle à celle du regretté J. LE GALL (p. 69 s.), de l'étude des infrastructures portuaires de Pouzzoles, le « port annonaire » (G. CAMODECA, p. 103-123) ? Dans cette contribution centrale se développe une très riche prosopographie des *mercatores frumentarii*, appuyée sur l'épigraphie, qui isole les *Horrea* et les *Praedia*, souligne la capacité des entrepôts, analyse la condition des « céréaliers » et le rôle de la *familia* impériale. Affairisme ou évergétisme délégué ? L'épigraphie est utilisée avec la même

rigueur démonstrative que les témoignages « littéraires »; les conclusions sur le tonnage global et l'importance relative des blés africain et égyptien précèdent un remarquable *Appendice* (p. 116 s.); dans un recueil où les documents orographiques et topographiques sont remarquables, et souvent originaux, pour Paestum, p. 154, pour Canosa et la « Puglia settentrionale », p. 170 s., où les tableaux et bilans économiques et écologiques foisonnent (étude de J.-C. CARTER sur les « ressources agricoles » de Métaponte et Crotone, p. 177 s.), la planimétrie de Puteoli mérite tous les éloges. La dimension juridique et administrative n'a pas été sacrifiée à l'archéologie des techniques et à la micro-histoire économique (sur le « froment » de l'*area Vesuviana*; sur le commerce et la consommation de grain à Herculanum). Tous les modes de transport, maritime, fluvial, terrestre (animaux de bât), sont étudiés avec soin : il manque un peu à l'article de W. JOHANNOWSKY sur « les canaux et les fleuves » des références « scientifiques » sur le trafic fluvial (Strabon) et surtout des précisions sur les flottes fluviales. Les grands circuits frumentaires qui nourrissent la Capitale et les armées sont bien dégagés, dans la dernière partie : *Les limites du ravitaillement italien*, p. 279 s. Ici, comme dans l'esquisse de P. GARNSEY, les données démographiques, avec le paramètre des « rationnaires », sont un peu sous-estimées; elles expliquent la dépendance annonaire de Rome, et une quête du blé qui oscille entre l'empirisme et le dirigisme. Mais cela n'enlève rien à la remarquable synthèse des sources historiographiques latines et grecques de G. GERACI, *L'Egitto provincia frumentaria*, p. 279-293, plus complète que les bonnes remarques, centrées sur l'épigraphie équestre, sur « le blé africain à Rome ». L'apport frumentaire de l'Asie Mineure a été ramené par R. PIEROBON-BENOIT à sa juste mesure, à l'époque républicaine comme à l'époque impériale, et la « pénurie » de la province est éclairée par une bonne connaissance des textes officiels. Il manque peut-être, dans ce domaine, une étude des mesures dirigistes et des « encouragements » à l'importation sous Claude et ses successeurs. On dira que le colloque a un peu négligé les structures annonaires de Rome, mais un petit précis n'eût rien apporté de neuf sur les grands services municipaux et les carrières équestres procuratoriennes. Il eût en revanche éclairé l'excellente contribution de St. MROZEK sur *Le problème de l'annone dans les villes italiennes*, p. 95 s., appuyé sur un appareil épigraphique considérable et centré sur les structures administratives et les réalités évergétiques municipales. Il était naturel de trouver dans une somme scientifique de cette valeur les deux études de synthèse consacrées à la fonction frumentaire du port d'Ostie (F. COARELLI; M. CEBEILLAC-GERVASONI). En résumé ces Actes offrent aux chercheurs une vision quasi exhaustive, à la fois « oecuménique » et diachronique, des circuits céréaliers du monde romain et de leurs problèmes.

Jean-Marie ANDRÉ.

L'Italie d'Auguste à Dioclétien. Actes du colloque international organisé par l'E. F. R., l'E. H. E. S. S., le Dipartimento di scienze storiche, archeologiche, antropologiche dell'Antichità dell'Università di Roma La Sapienza et le Dipartimento di scienze dell'Antichità dell'Università di Trieste (Roma, 25-28 marzo 1992) : École française de Rome, Rome, Coll. E. F. R., 198, 1994, 446 pages.

Rendre compte d'un ouvrage au cadre aussi vaste et aux thèmes aussi variés, d'autant plus qu'une table ronde sur « Économie et économies » se greffe sur le colloque général, n'est pas chose aisée. Nous nous contenterons ici d'en évoquer les principaux thèmes.

A. GIARDINA, à partir d'un réexamen du discours de Claude sur la concession du *ius honorum* aux *primores* de la Gaule Chevelue, traite du problème de l'identité

de l'Italie, de son unité qui trouve peu d'écho dans la réalité. Quant à E. LO CASCIO, reprenant l'examen de l'évolution démographique de la population italienne, il s'oppose aux estimations de BELOCH fondées sur les recensements d'époque augustéenne; selon lui, la population italienne serait arrivée à son maximum au cours de la première époque impériale, et l'on noterait, à partir du IIe siècle, et surtout entre la fin du IIe siècle et le début du IIIe siècle, une décroissance dans certaines régions. Davantage centrées sur l'économie, les communications de D. WHITTAKER et de C. PANELLA et A. TCHERNIA abordent, l'une, les ressources des cités italiennes et leur incapacité à contrôler leurs riches, l'autre, les ressources tirées du transport de l'huile et surtout du vin, en suivant l'évolution de la production au cours des trois premiers siècles de notre ère. Avec A. CARANDINI, ce sont les paysages agraires, essentiellement ceux de l'Étrurie, et les différents types de *villae* — centrales ou périphériques — qui retiennent son intérêt. Enfin, J. ANDREAU, partant du modèle développé par H. V. von FREYBERG en 1989, centre son étude sur le déséquilibre des échanges et des flux monétaires, mettant l'accent sur l'affaiblissement de l'Italie et l'évolution de l'aristocratie de plus en plus liée aux provinces.

Sur ces aspects économiques, vient se greffer une table ronde à laquelle participèrent, comme communicants, L. CAPOGROSSI COLOGNESI (introduction), D. FORABOSCHI (donnant l'image d'une Italie multiple), X. LAFON (les *villae* de l'Italie impériale), J. PATTERSON (les *collegia* et la transformation des cités de l'Italie du IIe siècle), D. VERA (l'Italie agraire entre crise et transformation).

Les communications de P. ZANKER et de P. GROS concernent la construction publique : le premier met en évidence le changement dans les activités de construction centrées, à l'époque augustéenne, sur les édifices entourant le forum (temples, basiliques, curies, portiques, *macella*) ainsi que sur l'enceinte, pour passer, à partir de la seconde moitié du Ier siècle, à des constructions comme les thermes et les *scholae* de *collegia*, traduisant un phénomène de décentralisation dans les quartiers et la mise en valeur d'une notion comme l'*otium* (dans les thermes). Le second, s'interrogeant sur la situation et les fonctions du théâtre dans l'urbanisme impérial, démontre que cet édifice, ne connaissant plus de véritables représentations dramatiques, s'était vidé de sa fonction initiale et se trouvait ainsi disponible pour toute fête officielle, jeu scénique, concours musical, mime, cortège triomphal...; à partir de cette analyse, l'auteur introduit une réflexion sur l'insertion urbaine de ce monument.

C. ZACCARIA présente une synthèse sur les territoires non seulement des colonies et municipes, mais aussi des *vici* et *pagi*, de leurs statuts juridiques et de leurs finances, mettant ainsi en évidence une réalité très diversifiée.

W. ECK présente une étude approfondie des représentants impériaux dans les cités (*curatores viarum, praefecti vehiculorum, curatores rei publicae...*), insistant cependant sur les nombreuses incertitudes qui pèsent sur leurs liens avec le pouvoir impérial. Quant à S. DEMOUGIN, ce sont les élites locales, notamment de Brixia, Paestum et Ostie, qui sont l'objet de son enquête, abordant les problèmes de l'adoption, de l'augustalité, et de leurs liens avec l'ascension sociale; une enquête précise permet de modifier et préciser certaines interprétations. C. NICOLET examinant la situation de l'Italie dans les domaines de la fiscalité, du droit privé et du statut civique, en met en évidence le caractère paradoxal, qui tend à s'effacer à partir du IIe siècle. Enfin, J. ARCE, à partir d'une analyse des documents administratifs et épigraphiques, évoque les réformes de Dioclétien qui feront de l'Italie une province comme les autres entités de l'Empire.

Ce colloque, d'une importance considérable, bénéficia de deux synthèses finales dues à J.-P. MOREL et F. CASSOLA. Le sujet, comme nous l'avons noté

précédemment, était particulièrement vaste et riche de thèmes à développer. Il est évident que tous ne pouvaient être abordés. Et comme le notait déjà J.-P. MOREL, un grand absent de cette rencontre fut l'art sous ses formes diverses. Mais telle qu'elle se présente, cette rencontre ne peut qu'inciter à de nouvelles recherches.

Christiane DELPLACE.

Alfred KNEPPE, *Metus temporum. Zur Bedeutung von Angst in Politik und Gesellschaft der römischen Kaiserzeit des 1. und 2. Jhdts. n. Chr.* : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1994, 410 pages.

Si l'histoire des émotions et des sensibilités est un genre qui a conquis ses lettres de noblesse dans les domaines de l'histoire moderne et contemporaine, s'il a droit de cité dans celui des études médiévales, il n'en va pas de même pour l'histoire de l'Antiquité. Par certains aspects de ses deux grands livres (*The Greeks and the Irrational*, Berkeley-Los Angeles, 1951; *Pagan and Christian in an Age of Anxiety*, Cambridge, 1965), E. R. DODDS fit certes œuvre de pionnier. Mais il ne fut guère suivi. En effet les recherches consacrées au thème de la peur et de l'angoisse se limitent, en règle générale, au domaine littéraire, c'est-à-dire à l'image que nous rencontrons de ces sentiments chez tel ou tel auteur. L'exemple le plus marquant est à chercher en ce domaine dans certains travaux de J. de ROMILLY (*La crainte et l'angoisse dans le théâtre d'Eschyle*, Paris, 1958; cf. déjà *La crainte dans l'œuvre de Thucydide, C & M* 17, 1956).

Le livre d'A. KNEPPE qui reprend pour l'essentiel un « Habilitationsschrift » présenté en 1989 à l'université de Münster est d'objet plus proprement historique. Qu'il traite des deux premiers siècles de notre ère peut de prime abord surprendre s'il est vrai que, globalement envisagée, cette période est une ère de consolidation et de sécurité. À la réflexion pourtant ce choix n'a rien d'étonnant compte tenu des crises violentes qui ébranlèrent l'édifice impérial en 68-69 puis dans les années 193 et à l'expérience qu'avec les règnes de Caligula, Néron, Domitien et Commode, Rome fit de formes de pouvoir et de comportement contraires au *mos* et qui avaient tout de ce fait pour susciter l'opposition de la classe politique.

Si l'on fait abstraction des deux premiers chapitres respectivement consacrés à l'exposé de prolégomènes et au rappel de quelques précédents républicains, le livre se présente comme une suite de développements autonomes : crises dues aux effets de l'*externus metus* (9, 69 et 193 ap. J.-C.) et leur retentissement; poussées d'inquiétude et d'angoisse consécutives, au sein de l'élite, à l'absence de l'empereur, à sa mort et aux problèmes de succession qui s'ensuivent ou, pour chacun de ses membres, au caractère toujours incertain de ses rapports avec le maître du moment; la tyrannie et son cortège de craintes; l'exigence de stabilité, d'ordre et de paix envisagée du point de vue de l'empereur, l'exaltation du précédent augustéen, l'idéal de *securitas* et l'utilisation que la propagande en fit sous le règne de Trajan; craintes et inquiétudes dans les provinces, chez les gouvernants d'une part, les gouvernés de l'autre; pudeur et respect de soi-même : l'exigence de *dignitas* dans l'élite; la peur des *humiles* (*plebs urbana*, esclaves, *rustici*) et des soldats.

Pris individuellement chacun de ces développements est bien conduit et mérite d'être médité sur un certain nombre de points. Restent, si l'on considère l'ensemble, quelques redites (le livre pouvait perdre en épaisseur et gagner en densité) et un manque au moins apparent d'homogénéité que les quatre pages de conclusion ne suffisent pas à faire oublier. Tel quel pourtant, le travail d'A. KNEPPE ne laisse pas d'être utile.

Jean-Claude RICHARD.

Eugen CIZEK, *L'empereur Aurélien et son temps* : Paris, Les Belles Lettres, 1994, 310 pages.

Le dessein d'Eugen CIZEK, parfaitement défini par le titre de l'ouvrage, est explicité dans l'avant-propos : « je me suis efforcé d'insérer ce règne, ainsi que la personnalité d'Aurélien, dans son temps, autrement dit dans son siècle ».

Le plan de l'ouvrage découle logiquement de ce dessein : le premier chapitre s'intéresse au tempérament d'Aurélien et à sa vie avant l'avènement, le deuxième à l'Empire avant ce même avènement. Les chapitres suivants nous offrent, selon un découpage parfaitement logique, l'évolution du règne, qui s'achève au chapitre VII avec la mort et la succession d'Aurélien. L'auteur nous présente encore un bilan du règne, des conclusions générales, et, en annexe, une réflexion systématique sur les diverses sources concernant le règne d'Aurélien. Malgré une méfiance constante et excessive, l'auteur souligne la fiabilité d'un grand nombre de données provenant de l'*Histoire Auguste*, ce qui va dans le sens des recherches récentes sur cet ouvrage. Cependant, ces sources littéraires sont systématiquement confrontées aux témoignages remontant à l'époque même d'Aurélien, papyrus, inscriptions, monnaies et vestiges archéologiques, qui seuls permettent de rectifier une historiographie tardive et parfois volontairement fantaisiste. L'auteur nous donne un exemple magistral de sa méthode lorsqu'il s'agit de dater et de préciser dans son déroulement l'évacuation de la Dacie.

C'est en effet à partir de l'examen minutieux d'un très riche trésor monétaire découvert en Roumanie qu'E. CIZEK en vient à proposer la date de 273, à la fin de l'année, pour l'évacuation de la Dacie. Cette proposition, confrontée aux autres sources et aux autres événements du règne, paraît totalement convaincante.

Ce travail sur Aurélien et son temps s'attache à préciser l'évolution complexe de la conception du pouvoir impérial à Rome, et à mettre en lumière les tentatives d'infléchissement opérées par chaque empereur. C'est ainsi que l'auteur nous offre une analyse particulièrement éclairante du règne de Tacite qu'il présente comme le moment essentiel de la transition principat-dominat. La crise du III^e^ siècle est perçue comme une crise du système axiologique du principat et le moment où s'ébauche un système de valeurs qui sera celui de l'Antiquité tardive. Cet ouvrage est enfin la réflexion d'un historien sur les régimes autoritaires et totalitaires. Il conclut, en ce qui concerne Aurélien, à un autoritarisme renforcé qui n'est cependant pas du totalitarisme.

De telles analyses, tout comme l'attachement profond d'E. CIZEK à la romanité de la Roumanie donnent à cet ouvrage un ton personnel auquel on ne peut rester insensible. En tout état de cause, il s'agit là d'un livre important sur un personnage et une époque trop souvent méconnus.

Marie-Anne MARIÉ.

Elvira MIGLIARIO, *Uomini, Terre e Strade. Aspetti dell'Italia centroappenninica fra antichità e Alto Medioevo* : Bari, Edipuglia, 1995, in-8°, 236 pages, 27 fig., 8 cartes dans une pochette (*Munera*, Studi storici sulla Tarda Antichità, 5).

Élève du Professeur E. GABBA, l'auteur est chercheur auprès du Département des Sciences philologiques et historiques de l'Université de Trente, où elle enseigne l'Antiquité romaine. Elle s'est proposé de reconstituer, d'après toutes les sources disponibles, antiques et médiévales (époque lombardo-franque), les diverses formes de l'utilisation du sol, le réseau local et régional, la typologie de l'habitat et l'or-

ganisation du territoire à l'époque romaine dans les subrégions de la Sabine comprises entre le Latium Nord-Est et l'Abbruze intérieur Occidental (province de Nursia-Valeria). La méthode suivie est régressive à partir des situations connues par les documents médiévaux confrontés avec les données antiques, littéraires, archéologiques, épigraphiques, trop rares.

L'introduction définit les limites géographiques, rappelle l'histoire de la zone, annexée au duché lombard de Spolète.

Le premier chapitre suit le passage du fisc ducal à l'abbaye de S. Maria di Furfa, qui a laissé de nombreuses archives, et analyse les processus d'acquisition du sol à l'époque lombarde. Des terres cultivables voisinent avec des zones silvo-pastorales, certaines indivises avec gestion collective des revenus et survivance d'un système économique mixte (agriculture de subsistance dans les fonds de vallées et exploitation des bois et des pâturages), une organisation typique de l'Apennin central romain : de vastes surfaces, absorbées dans l'*ager publicus*, passèrent au fisc impérial, puis au fisc lombard. Les principaux sites urbains ont connu une décadence due au dépeuplement et à l'invasion lombarde. Ils disparaissent ou se réduisent à un stade préurbain. L'habitat se disperse en sites ruraux fréquentés déjà au cours de l'Antiquité tardive, avec récupération de structures architectoniques abandonnées.

Le 2e chapitre reconstitue avec soin les réseaux routiers antique et médiéval et analyse leur fonction, en particulier pour la transhumance (sur le *patrimonium principis*), d'après les textes, la toponymie, l'étude des cartes et des photographies aériennes.

Le 3e chapitre, qui traite des établissements humains et de l'organisation du territoire à l'époque antique, met en valeur l'importance du nœud routier d'*Amiternum*, centre administratif, et de la *via Claudia Nova* partant de Foruli. Dans l'ensemble, la zone se caractérise par un conservatisme structural, non sans ruptures. Après la chute de l'empire, même si les subdivisions administratives lombardes et franques ont survécu à celles de Rome, les centres urbains antiques ont disparu plus ou moins tôt, parfois déjà à l'époque romaine tardive. C'est le cas du *vicus* de Furfo, remplacé par une *curtis* de Furfa. L'habitat s'est dispersé dans des zones bien déterminées de hautes collines et de montagnes. Malgré une certaine monumentalisation des villes, décadentes dès l'époque romaine tardive, il n'y eut pas d'urbanisation consistante et durable susceptible de dépasser les modèles précédents (survivance au Moyen Âge des *vici* préromains, d'abord concurrencés par les villas). De la typologie des villas rustiques subsistent des fermes des VIIIe-IXe siècles. Il semble que persistent dans cette zone conservatrice des modes de gestion (les vastes domaines de Furfa) qui peuvent remonter à la grande propriété de l'Antiquité tardive, localisées dans des zones bien définies, et qui n'ont pas transformé radicalement l'économie traditionnelle, notamment dans les aires périphériques, mal desservies. Une grande partie du territoire était réservée aux activités silvo-pastorales. On ne peut toutefois définir de règle générale, chaque subrégion offrant des caractéristiques particulières. Il a pu y avoir à l'intérieur d'un même territoire municipal plusieurs entités économiques, complémentaires ou non.

On notera que dans la plaine de Corvaro, toujours occupée, il semble y avoir eu des assignations viritanes républicaines. De même le bassin d'*Amiternum* fut bien cultivé, comme les fonds de vallées et la base des versants (villas assez nombreuses sur les rives de l'Aterno avec cultures intensives et continuité d'occupation), cependant que les deux centres citadins d'*Aveia* et de *Peltuinum* ont disparu. À retenir enfin la présence de centres fortifiés italiques et d'un sanctuaire.

Importante bibliographie. Index des sources, des noms géographiques, des routes et drailles, des noms propres, des thèmes. Nombreuse illustration (photographies

aériennes et cartes bien commentées, sites et monuments, routes). Recueil joint de 8 cartes dépliantes avec surcharges. Un travail pionnier et méritoire.

R. CHEVALLIER.

Renée MUSSOT-GOULARD, *Histoire de la Gascogne*, « Que sais-je ? », n° 462 : Paris, P. U. F., 1996, 127 pages.

Seul le premier chapitre de cet ouvrage (*De l'Aquitaine à la Gascogne*) concerne les études latines, par le rappel qui est fait des temps romains et des temps barbares (*la période gothique*, p. 29, *la tourmente franque*, p. 36, *Les Gascons*, p. 40). Cette section mentionne les fluctuations de frontières qu'a connues la région au temps de l'administration romaine et celles de l'appellation, qui n'a pas toujours été contrôlée (Aquitaine de César, Aquitanique d'Auguste, Province des Neuf Peuples, principauté de Loup, *Wasconia*, etc.). Ainsi les « neuf peuples » forment une ethnie unique, fortement structurée (on est de naissance novempopulanienne). Mais dès qu'une énumération propose un détail des peuples en question, on s'aperçoit qu'il y a une douzaine de noms... Au même moment, d'ailleurs, l'Aquitaine n'est plus que la partie septentrionale de la Garonne, alors que le nom d'*Aquitani* représentait jadis les peuples méridionaux. Les *Vascones* eux-mêmes sont connus depuis la part importante qu'ils prirent dans la guerre de Sertorius contre Pompée. Leur férocité légendaire est encore un lieu commun chez Paulin de Nole ou Grégoire de Tours.

Christian NICOLAS.

Histoire des religions.

Gérard CAPDEVILLE, *Volcanus, recherches comparatistes sur les origines du culte de Vulcain*, *B. É. F. A. R.* n° 228 : Rome, École française de Rome, 1995, 519 pages.

La lecture de la thèse de G. CAPDEVILLE sur Vulcain, dont la publication était attendue depuis plusieurs années, surprendra peut-être certains lecteurs. C'est un livre ambitieux — ce qui n'est pas à nos yeux une mince qualité —, et, ce qui n'est pas si fréquent pour ce genre de travaux, qui se bornent souvent à présenter des états de questions, indispensables certes mais qui n'ont pas la prétention d'en renouveler la problématique, offre une thèse au sens propre, c'est-à-dire une proposition de construction nouvelle à partir du rassemblement des données. Dans le cas précis, cela peut sembler une gageure. G. CAPDEVILLE part des légendes romaines où intervient Vulcain, ce qui représente assez peu de choses, fait intervenir le Velchans étrusque, sur lequel nous ne savons presque rien, et traite du Velchanos crétois, lui aussi bien obscur et dont on ne voit pas *a priori* ce qui pourrait le rapprocher de Vulcain (ou de Velchans) sinon une analogie de nom que beaucoup seraient portés à considérer comme purement fortuite. Mais justement G. CAPDEVILLE parie sur la réalité d'un lien ancien, que révèlerait la communauté de nom. C'est cette hypothèse qui l'autorise à proposer la reconstitution d'un archétype commun, et, étant donné sa manifestation à travers des exemples romain, étrusque et crétois, il convient d'envisager un héritage remontant au-delà de l'indo-européanisation, au substrat méditerranéen, seul susceptible de rendre compte d'un tel phénomène. Bref, l'auteur invite le lecteur à la reconstitution d'une idéologie non plus indo-européenne, comme les travaux de G. Dumézil nous ont habitués à le faire, mais